

## **Le Lénine de Volkogonov, Pierre Broué**

*CLT, Numéro 58, juin 1996*

L'ouvrage de Volkogonov sur Lénine — couronnement et achèvement de sa trilogie sur la Révolution et l'URSS — n'était pas attendu comme l'avaient été ses ouvrages sur Staline — une vraie « *déstalinisation* » à sa façon — et sur Trotsky — une « *réhabilitation* » de type un peu particulier.

On savait que ce militaire de carrière, historien militaire devenu homme politique puis historien officiel, avait l'énorme privilège d'accéder en Russie — comme avant lui les historiographes de la cour du Caudillo Franco dans l'Espagne nationaliste — aux documents inaccessibles à tout autre, en particulier aux « *archives du Président* », l'ancien « *Fonds Staline* » dit aussi « *Fonds du Kremlin* » ainsi qu'aux archives du KGB.

Bien sûr, après deux ouvrages décevants à tous égards, on ne pouvait guère attendre du dernier de sensationnelles nouveautés. Pourtant le volume des archives consultées par le général et ses collaborateurs, le poids des secrets ensevelis pendant des décennies, lui ont permis d'apporter bien des éléments nouveaux, d'importance d'ailleurs très variable.

La plus stupéfiante, la plus saisissante aussi de ces révélations, est incontestablement la photo de couverture du volume II. Cet homme au regard dément, raide comme un crucifié, souffrance et inconscience étroitement mêlées, ce portrait qui semble extrait d'une série sur un asile d'aliénés ou d'un manuel de pathologie des maladies mentales, c'est Lénine.

Volkogonov nous dit que Kroupskaïa refusa que le grand dessinateur Annenkov fasse des croquis de ce Lénine animal et hébété que nous découvrons aujourd'hui ( t.II, p. 354). Il est dommage qu'il y ait eu pourtant un photographe pour opérer, un historien et des éditeurs pour faire de ce cliché une couverture accrocheuse.

Les documents écrits, dispersés dans différents dépôts d'archives de Moscou, notamment dans le fonds KGB et particulièrement dans le fameux Fonds Staline du Kremlin que Boris Eltsine a jusqu'à présent tenu à se conserver sous la main, à tout hasard, sont d'une exceptionnelle richesse pour une biographie de Lénine. On en trouve dans l'ouvrage de Volkogonov des extraits, de simples allusions, parfois des résumés. Nous ne dissimulons pas nos réticences à les mettre en relief. La tentation est sans doute grande pour l'auteur de faire parler des documents dans le sens qu'il souhaite quand il en est le maître et ne craint évidemment aucune vérification.

Au fur et à mesure que l'on tourne les pages, il devient vite évident que, dans les centaines de milliers de pages des milliers de dossiers compulsés, les collaborateurs de l'historien ont collecté, sur instruction du chef des travaux, des dizaines de textes allant tous dans le même sens, sans trop s'intéresser aux autres.

Relevons cependant, parce qu'elle échappe à cette catégorie, la vérification que constitue la publication du télégramme de Staline annonçant à Trotsky une date des funérailles de Lénine qui devait être modifiée par la suite ( t. I, p. 364) — un document que Trotsky invoquait sans pouvoir le citer pour justifier son absence lors des funérailles.

On retiendra aussi comme indiscutable la chronique médicale de la lente décomposition du cerveau du chef de la Révolution russe, la chute qui entraîne cet homme d'une immense envergure sur la pente où il ne sera plus capable à terme que d'aboyer au prix d'énormes efforts — on hésite à écrire d'efforts inhumains.

Certains chapitres donnent lieu à des recherches bien venues, des points d'interrogation suggestifs. Ainsi celui qui est titré « *Fanny Kaplan a-t-elle tiré ?* », à propos de l'attentat contre lui, ou encore « *Inessa Armand* » du nom d'une femme qui fut chère à Lénine. Il y a peu de chances que les éléments donnés ici et qui n'engagent pas les grandes options posées à l'humanité, aient été manipulés ou faussés.

On y apprend avec intérêt que Lénine, alors chef du gouvernement, a été détrossé le 19 janvier 1919 sur la route de Sokolniki alors qu'il se rendait en voiture pour rejoindre sa femme chez sa sœur, accompagné d'un chauffeur et d'un garde du corps. Trois hommes armés menaçants leur ont pris leurs papiers, leur argent, leurs armes et... leur auto (t. I, p.404). Piquant ? Pas seulement. La petite histoire, parfois riche, est souvent épargnée parce qu'on la croit petite. On retrouvera cet épisode, mais dépersonnalisé, dans une polémique politique de Lénine.

Malheureusement, l'auteur est à la recherche d'aphorismes politiques et cela donne lieu trop souvent à répétition et même rabâchage. Additionner les opinions de Plékhanov, de Martov, de Trotsky, de Dan et de quelques commentateurs Blancs inconnus ne fait pas une « *opinion publique* » et encore moins un jury d'assises — ou d'examen.

Plus grave encore, l'une des interprétations que Volkogonov entend faire prévaloir, par une accumulation de bouts de paragraphes, est de montrer avec quelle obstination énergique et inlassable Lénine a réclamé l'application rigoureuse à l'ennemi de classe de la révolution de ce qu'il appelait la « *terreur rouge* », la « *terreur de masse* ». On en est désolé pour le général, mais on savait déjà tout cela et les répétitions lassantes ne changent rien, même si l'une d'entre elles — mais est-ce délibéré ? — fait apparaître Lénine comme plus rigoureux encore que Trotsky lequel pensait que la contrainte ne suffisait pas pour donner aux soldats rouges le moral qui assurerait la victoire.

En fait, ici, ce sont moins les documents cités par Volkogonov qui comptent que ses commentaires. Or les lecteurs russes connaissent, depuis maintenant des années, une interprétation que les nouveaux media et nombre de publications ont largement diffusée. Les lecteurs occidentaux sont également familiarisés avec cette interprétation qui a été systématisée aux Etats-Unis au temps de la guerre froide. Le général historien pouvait apporter un peu plus d'explications.

Il n'en est rien. Ses commentaires sont désolants de platitude. Comment en effet considérer comme une preuve éclatante du « *cynisme* » de Lénine l'affirmation très vraisemblable qu'on lui attribue dans une conversation avec M.A. Spiridonova, suivant laquelle il faut en politique tenir compte de l'efficacité et non de la morale (t. I, p. 39) ? A ce compte-là, le monde est peuplé de petits Lénines à qui l'on ne consacre pas des milliers de pages.

Le problème n'est pas en effet de savoir si oui ou non Lénine pensait que la terreur était le glaive de la révolution, ou s'il avait tort d'être exaspéré par ceux de ses amis bolcheviks assez humanitaires pour mettre en liberté des tueurs qui allaient recommencer de tuer et ne libèreraient jamais personne. La question est plutôt la suivante. Lénine pensait que Messieurs les Assassins ne commenceraient pas la politique du pardon et de la non-violence et ne tendraient pas l'autre joue. Avait-il tort ? Y avait-il ou non dans la guerre civile russe des tortionnaires Blancs, des massacreurs, des bourreaux et des pogromistes ? Il est impossible de mettre cela entre parenthèses et de traiter les bolcheviks dans leur propre bocal, pas plus que la-terreur-selon-Lénine hors de la guerre civile. Que celui qui en doute lise la correspondance entre Rakovsky et Korolenko de cette époque.

De la même façon, Dimitri Volkogonov s'étend longuement sur le sujet qu'il appelle « *Lénine prophète de la révolution* » : là aussi, il accumule les citations, vite lassantes, de Lénine sur l'importance de la révolution allemande, la lutte nécessaire, les délais probables de cette extension de la révolution russe au reste du monde, de « *ce demi-dieu, la Révolution mondiale* » (t. I, p. 129). Il est sans doute bon de

rappeler tout cela après des décennies de triomphe du mythe du socialisme dans un seul pays lequel, apparaît d'ailleurs, selon Volkogonov, avant que qui que ce soit y ait seulement pensé.

Nous ne reprochons pas à Volkogonov son scepticisme et sa certitude, sinon tranquille, du moins proclamée, que toute autre révolution était rigoureusement impossible, un avis que ne partageaient d'ailleurs pas à l'époque les grands de ce monde. C'est son droit absolu de le penser. Mais dans un livre sur Lénine, on est en droit d'attendre de l'auteur, alors même qu'il fait par ailleurs de telles déclarations, qu'il fournisse des démonstrations argumentées, des explications articulées de l'ensemble et du détail de la pensée de Lénine et de son analyse du monde en crise, au lieu de se contenter de l'anathématiser en tant qu'homme fanatique, aveugle, possédé par une idée fixe.

\*\*\*

Bien entendu, Dimitri Volkogonov sent qu'il prête le flanc à une critique sérieuse. Aussi — ignorant peut-être que l'enfer en est pavé — s'abrite-t-il derrière ses intentions pour tenter de justifier ses réalisations, ce qui est, comme on sait, une méthode de défense scientifique bien précaire. Il assure qu'il ne fait pas une biographie de Lénine, comme tout le monde le croit, même ceux qui font la publicité pour son livre, autrement dit, qu'il ne fait pas œuvre d'historien. En réalité, assure-t-il, il a voulu dresser de Lénine un « *portrait politique* » ( t.I, p. 39).

Disons-le tout net, car il ne pouvait en être autrement. Sous ce prétexte, Volkogonov fait ici œuvre d'homme politique défendant ses propres idées contre le personnage dont il prétend tracer le portrait en choisissant soigneusement, entre des traits contradictoires, ceux qui peuvent venir en soutien de sa thèse. Un portrait politique réalisé sur la base d'une histoire faite par d'autres pourrait répondre au souci qu'il manifeste. Mais là, il est à la fois juge et partie.

En liaison avec cette question, nous avons trouvé une sorte d'énigme que nous n'avons pas vraiment résolue sinon au prix d'une certaine malveillance. Nous avons en effet constaté que, dans ce livre, une page sur trois environ est consacrée à des événements qui se sont déroulés après la mort de Lénine et à des personnages qu'il a certes connus mais dans un contexte et des circonstances particulières, Zinoviev-Kamenev qu'il appelle « *le tandem bolchevique* » (t. II, pp. 49-69) et Boukharine, bien sûr, « *l'enfant chéri de tout le parti* » (t.II, pp. 69-94). On trouve même des procès-verbaux de réunions de direction du temps de Khrouchtchev et de Gorbatchev. Pourquoi ?

Il est difficile de ne pas conclure qu'il s'agit d'un procédé de présentation destiné à faciliter la démonstration. L'accumulation d'éléments d'information, de faits et d'analyses rattachés aux décennies qui suivent la mort de Lénine fausse ici inévitablement l'équilibre même des bases du travail et équivaut à une véritable manipulation : Lénine se voit ainsi portrayé et expliqué, non par son passé, mais par son avenir.

Il faut signaler aussi dans la méthode choisie un énorme danger pour la fiabilité du travail. Car c'est alors le choix qui est fait, dans l'histoire, d'éléments à insérer dans le portrait qui devient le facteur déterminant de la composition de ce dernier. Lénine et tout autre personnage important de l'Histoire ressemblera à ce à quoi le portrayeur choisira de le faire ressembler.

C'est le droit d'un auteur, dira-t-on ? Certes, mais pas celui d'un homme qui est le premier, et pour un certain temps le seul, à accéder aux sources sur lesquelles bâtir l'histoire, substrat obligé du portrait politique qu'il ambitionne de tracer. Véritable abus de pouvoir, semble-t-il, abus de monopole, pourrait-on dire, pratique totalitaire qui désarme toute pensée et disqualifie ce qui se présente comme telle.

Des exemples ? Ils foisonnent et ne laissent au lecteur un tout petit peu averti que l'embarras du choix. Après tant d'autres de la nouvelle génération dite historienne, le général Volkogonov parle de la Révolution de Février en l'arrachant littéralement, avec ses fleurs et ses racines profondément plongées

dans la boue des tranchées et le sang des offensives impréparées de 1914 à 1917, le martyr des paysans en uniforme et sans armes, attaquant pieds nus sans soutien d'artillerie.

Ainsi mentionne-t-il sans un mot d'explication profonde l'assassinat du bolchevik Volodarsky (t. I, p. 330) pour expliquer le décret des commissaires du Peuple sur la Terreur rouge. Car cette dernière, qui fut au demeurant effroyablement efficace, n'avait de sens qu'au regard de la Terreur Blanche qu'on voulait arrêter par une contre-terreur, de même que les massacres se succèdent dans les prisons au fur et à mesure des offensives et retraites des armées blanches et rouges sans qu'on puisse dire qui a commencé et donner tort au dernier vivant.

Le général écrit qu'il va sans doute choquer beaucoup de Soviétiques par sa brutale condamnation de l'attitude de Lénine promouvant la Terreur rouge (t.l., p. 24). C'est sans doute que ces Soviétiques-là, à la différence du général, savent qu'il y eut une guerre civile et qu'il y avait des assassins de l'autre côté aussi, plus nombreux peut-être et plus professionnels, violeurs, pillards, pogromistes.

Nous pensons même que d'autres Soviétiques, même s'ils ne l'écrivent pas, seront choqués par ses découpages qui font d'une phrase ou d'un décret, voire d'un geste, public ou non, coupé de son contexte, un prétendu « fait » que l'on peut alors détourner sans mal de sa signification réelle, bref une histoire de faussaires, à la stalinienne. Ont-ils tort sous prétexte que Volkogonov, pour faire cette besogne, met des gants ?

Dans le même ordre d'idées, on est accroché un instant par un jugement porté sur Lénine par un de ses ennemis jurés, Winston Churchill, à propos de son « *intelligence universelle, saisissant tout, comme on en trouve rarement* » (t.l., p. 66) On reste cependant quelque peu sceptique devant l'accumulation des textes et résumés de positions d'auteurs concernant la brutalité et la cruauté de Lénine.

Quel intérêt y a-t-il réellement pour le lecteur, russe ou non, à apprendre que l'illustre Ariadna Tyrkova a affirmé que Lénine était un homme cruel et même, en femme qui sait regarder les hommes dans les yeux, qu'il « *avait les yeux cruels d'un loup* » (I, p. 23) alors que des dizaines de photos de Lénine en bonne santé suggèrent exactement le contraire, un sens de l'humour et une évidente humanité ?

L'édition allemande porte en sous-titre, après « *Lénine* », ce résumé laconique : « *Utopie et Terreur* » qui ne se trouve pas dans l'édition russe. Les éditions à l'étranger des ouvrages de Volkogonov subissent très souvent des amputations inexplicables — certains chapitres de cette édition allemande sont dégraissés de 80 % de leur texte sans indication ni explication — et présentent souvent d'appréciables différences avec l'édition russe originale qu'il serait intéressant d'étudier en elles-mêmes si l'on connaissait leur origine.

Mais ici, le sous-titre allemand n'est nullement en contradiction avec le texte russe. Au contraire. Il éclaire le caractère polémique de l'ouvrage et résume au plus court la pensée de l'auteur. Lénine s'était fixé un objectif « *utopique* ». Comme il n'était pas réalisable par des voies normales, il a tenté de « *forcer* » sa réalisation, ou, si l'on préfère, de la réaliser par la terreur. On tient là les deux bouts de sa pensée et de son action.

Ainsi, quand, par extraordinaire, Volkogonov se laisse entraîner à donner, après une douzaine de textes « *terroristes* » de Lénine hors de tout contexte, une analyse du type du dépérissement de l'Etat telle qu'il l'a exposée dans *L'Etat et la Révolution* — un travail qu'il a après tout publié ! —, c'est pour se gausser sur-le-champ impitoyablement et sans autre forme de procès de ce qu'il appelle « *des rêveries naïves et utopistes* » (t. II, p. 138) sans même se préoccuper de ce qui devrait l'intéresser au premier chef, à savoir cette contradiction au cœur de la pensée et de l'action de Lénine dont il veut faire le portrait — ce qui ne saurait se faire seulement en noir ou seulement en blanc.

Ainsi Lénine est-il condamné dès l'ouverture du livre-procès-portrait, car l'auteur se fait à la fois juge et procureur. Un procureur qui semble démuné de la moindre étincelle d'humanité et de la plus élémentaire compréhension d'autrui, fût-il son personnage et un grand homme politique. Que Lénine exilé écrive à sa mère pour la rassurer sur son sort et lui parle d'un beau printemps polonais qu'il lui décrit avec un soin affectueux, et voilà notre général qui éclate d'un rire soldatesque entendu et s'esclaffe à propos de la façon de vivre pas si mauvaise que ça de certains révolutionnaires professionnels (t. I, p. 53). Franchement, c'en est presque inconfortable.

Volkogonov cite Lénine disant au IV<sup>e</sup> congrès de la Comintern que les paysans comprennent que les communistes ont pris le pouvoir « *au nom de la classe ouvrière* » pour établir un ordre socialiste. Comment lui reconnaître le droit de résumer immédiatement à la ligne l'objectif de Lénine par cette affirmation péremptoire : « *Ce n'était pas pour les ouvriers et encore moins pour les paysans que les révolutionnaires avaient pris le pouvoir mais exclusivement pour les intérêts de l'oligarchie bolchevique du parti* » (t.II, pp. 47-48), alors qu'il serait bien en peine — et pour cause — de décrire ce qu'était, à la date de la prise du pouvoir « *l'oligarchie bolchevique du parti* », une vue de l'esprit à cette époque ou plutôt le reflet de la bureaucratie stalinienne projeté dans le passé.

En dernière analyse — il en faut une à tout auteur à condition qu'elle couronne un édifice bien bâti et bien agencé, avec portes et couloirs passerelles et escaliers, communication permanente d'un étage à l'autre —, l'unique intérêt de Lénine est dans sa « *volonté de pouvoir* » (*vlast*). Notion ambiguë s'il en est. Pouvoir de la classe ouvrière ? de Russie ? du monde ? Pouvoir de Lénine lui-même ? de son parti ? des soviets ? Les textes sont nombreux qui nous renvoient de la classe au parti mais la notion de pouvoir personnel que nous assène avec tant d'insistance Volkogonov est totalement étrangère au personnage même dont il fait le portrait et qui, dans son camp, se croit toujours à même d'argumenter et de convaincre.

Volkogonov est d'ailleurs tout près de le reconnaître involontairement lorsque, parlant de l'attachement de Lénine au marxisme, il souligne avec une ironie qu'il ne justifie pas, que ce dernier, par les soins de Lénine, a été « *libéré de toutes les sottises libérales et démocrates* » (t.I., p. 43) avant de devenir ce qu'il est, la lame d'acier de la révolution prolétarienne. On parierait volontiers ici sur le contre-sens — volontaire ou non — sur les deux mots de « *démocrate* » et de « *libéral* » que Lénine emploie dans un sens historique et que Volkogonov traduit sur un plan politique permanent.

Comment le général peut-il assurer que Lénine, qui a précisément toute sa vie lutté contre ce genre de procédés et la transformation des révolutionnaires en icônes, a fait des écrits de Marx et d'Engels une sorte de catéchisme de la lutte de classes ? On sait par ailleurs que l'une des caractéristiques de Lénine est bien sa disposition permanente, opposée à tout dogmatisme, à recommencer une analyse ou à faire demi-tour.

Comme s'il s'agissait d'une énormité intellectuelle, d'une bourde exceptionnelle, l'historien-général assure même qu'aux yeux de Lénine, le marxisme était l'équivalent de la révolution. Et c'est là qu'il situe l'utopie. Les bolcheviks ne pouvaient promettre le paradis sur terre mais ils faisaient pire, avec Lénine, une société qui les faisait descendre tout droit aux enfers avec la société tout entière. Déjà son livre sur Trotsky, et pas seulement dans le titre, avait rappelé ce qu'on imagine sous le nom de démonologie.

La vérité, perceptible même dans ce livre qui se veut simplificateur et manichéen, est que Lénine est un personnage complexe et contradictoire, comme tous les hommes, peut-être beaucoup plus encore que le commun des mortels et en tout cas pas de la simplicité démoniaque avec laquelle l'envisage l'historien de cour de son lointain successeur au Kremlin.

J'avoue pour ma part que si j'avais eu la chance que s'ouvrent pour moi et sur le même sujet les dépôts qui l'ont été pour le général et ses collaborateurs j'aurais concentré mon attention sur une période

charnière, une période où Lénine a opéré un important tournant et il n'en a pas manqué dans sa vie politique qui n'étaient pas des cabrioles mais des changements raisonnés et sérieux.

J'ai souvent regretté en tant que chercheur qui aime son métier l'impossibilité pour moi d'accéder à certains documents, l'été dernier, lorsque, dans le cours d'un travail sur Khristian Rakovsky j'abordai la question du tournant de Lénine sur la question des nationalités, de l'oppression chauvine grand-russe et de son conflit avec Staline.

« *Je suis, je crois, grandement coupable* »... C'est Lénine qui dicte. C'est inhabituel, c'est vrai. C'est surprenant, c'est même émouvant. On ne peut douter de la sincérité de celui qui dicte. Comment en est-il venu à changer d'avis ? C'est une question qui n'intéresse pas le général portraitiste, qui consacre deux lignes à la question des nationalités et celle de l'Inspection ouvrière et paysanne.

Alors que savons-nous, sans avoir eu la chance de dépouiller ou de faire dépouiller les archives du Président, au Kremlin ? D'abord que Rakovsky avait beaucoup d'importance aux yeux de Lénine. Personne ne s'en douterait à lire ce portrait. Il est mentionné trois fois dans le livre de Volkogonov, une fois comme diplomate en 1917, une fois parce que Lénine lui envoie en 1919 un télégramme pressant (on ne sait même pas le poste qu'il occupait alors), une autre fois à propos de son procès. C'est tout.

Rakovsky finançant l'Iskra et écrivant pour elle, Rakovsky procurant un faux passeport solide à Lénine, Rakovsky libéré de prison par la Révolution russe et l'anxiété de Lénine, ses efforts personnels pour qu'il soit gagné au parti bolchevique, le geste de Lénine qui fait compter son ancienneté de parti à partir de 1892. Tout cela compte dans la vie de Lénine.

La nomination de Rakovsky, au pire moment, à la tête de l'Ukraine rouge, le soutien inconditionnel qu'il lui apporte, les paroles qu'il prononce pour le protéger des rancunes à Moscou comme à Kharkov, l'énorme considération qu'il a pour lui, « *une figure* », dit-il, l'obstination avec laquelle il le pousse au premier rang des dirigeants de l'Internationale communiste, il y a là des faits importants.

Averti de ce qui se passe entre Staline et Rakovsky à propos de la question nationale, des vifs incidents survenus en commission ad hoc sur la Constitution de l'URSS, Lénine fait venir Rakovsky à Gorki, le 25 août 1922. Ils s'entretiennent du passé et Lénine demande à Rakovsky, qui fut en France son compagnon de combat, d'écrire lui-même un article sur Jules Guesde qui vient de mourir. Puis Rakovsky informe Lénine. Le Lénine qui sort de cet entretien et qui vraisemblablement ne reverra plus jamais Rakovsky est celui qui engage le fer contre Staline sur la question nationale et celle de la bureaucratie, celui que la maladie arrêtera au bord du combat.

Le bloc ainsi conclu n'est brisé que par la mort. Lénine remplit son contrat avec ses derniers articles, Rakovsky aussi, pour commencer, son article appuyant celui de Lénine et la discussion ouverte dans le *Kommunist* de Kharkov sur la question de l'Inspection ouvrière et paysanne, son intervention au XIIe congrès ensuite et la brochure sur la formation de l'URSS qui sort en juillet 1923.

Rien de tout cela n'apparaît dans le livre. Malheureusement une explication s'impose d'elle-même : le retournement de Lénine sur la question nationale, sa décision d'engager le combat contre Staline et la bureaucratie qu'il incarne, dérangent le schéma du portraitiste politique, même s'ils feraient la joie de tout historien. Ils gênent ce que Volkogonov veut, non pas démontrer mais imposer à ses lecteurs, à savoir la croyance que Staline est le produit de Lénine, le stalinisme la conséquence normale de la révolution et tout le reste des épisodes sans importance. Si c'était vrai, il n'y aurait pas d'histoire.

Que reste-t-il, au terme de la lecture de ces deux volumes ? Des regrets, bien entendu. Mais nous ne sommes pas devant un cas isolé. Nous sommes dans une société mondiale où les archives les plus précieuses sont devenues un bien qui se vend et un lieu qui ne s'ouvre que moyennant finances. Où l'ex-

KGB peut vendre à un éditeur américain des papiers d'agents qui vont être traités par... un spécialiste de l'espionnage quand il y faudrait un historien politique.

Nous sommes dans une société où l'on ne lit qu'à partir d'une certaine altitude de dollars et de fonctions. A quoi sert qu'un chercheur soviétique obscur — et qui depuis a dû changer de métier —, Aleksandr Podchtchékoldine, ait écrit en 1990 un article pénétrant sur la prise en mains de l'appareil du parti par Staline en 1922, son homogénéisation, son alignement rigoureux, ses exorbitants privilèges<sup>1</sup>, tout ce qui va en faire son outil de prédilection contre Lénine ? A rien, puisque personne ne le lit de ceux qui peuvent écrire et que ceux qui peuvent écrire se contentent de généralisations abstraites et de prétendues lois régissant l'ordre des sociétés. A rien, quand l'histoire revient au militaire occupant le grade le plus élevé et qu'il n'est tenu que d'assurer qu'il a lu ce que personne d'autre ne peut lire.

Il n'est décidément pas encore arrivé, le temps des historiens. Ni à Moscou ni sans doute ailleurs.

---

<sup>1</sup> A.M. Podchtchékoldine, *“Sur la Voie du "pouvoir exorbitant" ou les débuts du stalinisme”*, Cahiers Léon Trotsky, n° 44, décembre 1990, pp. 93-105. Il s'agit de la seule édition intégrale de cette étude capitale.